NOIR ET ROUGE

CAHIERS D'ÉTUDES ANARCHISTES RÉVOLUTIONNAIRES

GAAR

POUR LA CORRESPONDANCE :
LAGANT B.P.113-PARIS (18°)

POUR TOUS ENVOIS D'ARGENT :
LAGANT 16-682-17 PARIS

Désormais, comme nos lecteurs l'ont appris par notre récente circulaire, nous espérons être en mesure de publier "NOIR et ROUGE" tous les deux mois.

Dans cette perspective, nous sommes amenés à en réduire légèrement le nombre de pages.

C'est l'intérêt et le soutien en argent que nous accorderont nos lecteurs qui décideront s'il est possible ou non de faire paraître tous les deux mois en langue française des Cahiers anarchistes-communistes

---

Nous remercions tous les lecteurs qui nous adressent leurs encouragements, leurs critiques, leurs suggestions, leurs projets d'études (et leurs mandats !). Ce contact nous permet de découvrir de nouveaux amis de l'anarchisme-communiste et aussi de resserrer nos liens avec de nombreux sympathisants ou militants du mouvement libertaire.

IL EST REPONDU A CHACUN DANS LES PLUS BREFS DELAIS en langues française et esperanto et, avec un léger décalage, pour les langues espagnole, anglaise allemande, russe, bulgare...

EDITORIAL

"YAHIA EL DJEZAIR !"

POUR beaucoup de Français il aura fallu plus de six ans pour comprendre qu'il y a la guerre en Algérie, que cette guerre était perdue d'avance et qu'il est temps de faire les comptes, que tout ce qu'on leur rabâche depuis des années n'est que propagande et mensonges.

Il aura fallu décembre 60.

Au fond De Gaulle n'avait pas mal calculé son coup.

Pour lui l'important n'est pas que le cafetier du coin s'appelle Ortiz ou Mohammed, que le "gros vinassier" s'appelle Borgeaud ou "coopérative Ben Abdallah", pour lui, l'important se situe un cran au-dessus : à l'échelon de la haute banque et des sociétés en "Rep".Il joue la Phynance contre le vin d'Algérie. Il joue une certaine Algérie qui soit française en Bourse et "algérienne" en ce qui concerne les problèmes de voirie ou d'hygiène scolaire, et

où règne une paix propice à l'écoulement des pipeline, contre une Algérie en guerre permanente où chaque hecto de "mascara" 14° coûte la mise en place d'un soldat en armes, d'un CRS, d'un gendarme et engendre à la longue une "tecnocratie" militaire à laquelle tout est dû, et devant laquelle un jour ou l'autre De Gaulle serait amené à regagner en hâte Colombey.

En décembre 60 De Gaulle devait donc flatter les musulmans --qui sont 9 millions et de qui dépendent la guerre ou la paix-- et par les officiers "loyalistes" les amener à descendre dans la rue en criant "Algérie Algérienne" et "Vive De Gaulle" --Dégager en fait une Algérie qui ne soit ni F.L.N. ni ultra-- et qui soit gaulliste.

Cette combine présentant l'immense intérêt d'avoir des dehors pacifistes,réalistes, etc... propres à réaliser l'union des Français moyens derrière Lui. "Cohésion nationale", ni Duclos ni Lagaillarde : De Gaulle.

La seule inconnue dans le plan du général restait l'attitude de l'armée. Bien sûr il avait mis en place, autant que faire se peut, des "hommes à lui". Il avait un peu "quadrillé" l'armée --Et pas si mal, on l'a vu.

Seulement ce qui n'était pas prévu dans le scénario c'est que les musulmans déborderaient le mot d'ordre gaulliste et manifesteraient pour leur propre compte. Chassez le naturel dans les djebels, il revient au galop dans les casbah. Ainsi partout les Algériens ont déchiré le voile et partout ce fut "Algérie indépendante", "Vive Ferhat".

L'action de masse et le courage collectif dont ils firent preuve constituent sans doute le fait le plus important depuis le 1er novembre 1954.

Du même coup le mythe "Algérie Française"

"Terreur-F.L.N., etc..., s'écroule.

Que reste-t-il ? L'armée, exepté la répression qui suivit le 11 décembre en Algérie et qui fit de 200 à 1.000 morts selon les observateurs, l'armée a lâché les ultras, l'armée a hésité, l'armée s'est déballonnée. L'armée ou plutôt l'armée de métier et ses colonels qui craignent le chômage, car il est peu probable que les gars du contingent soient très chauds pour servir de piétaille à d'incertains pronunciamientos.

Bien sûr De Gaulle en a pris un bon coup dans les gencives avec son "Algérie Algérienne"--dont tout le monde se fout.

Les Français de France, paradoxalement ont été rassurés par les musulmans d'Algérie. La peur bien entretenue de Lagaillarde, des paras, des Comités de salut public, de l'Armée, cette peur héritée du 13 mai, aucune force n'était venue la contrebalancer, et surtout pas De Gaulle qui au fond avait besoin d'elle pour se maintenir, pour se faire plébisciter.

Cette peur s'est évanouie devant la détermination des masses algériennes et corollairement l'indécision de l'armée. Dès lors pour les Français, les ultras n'existent plus ou sont tout au plus une "poignée d'extrémistes" (terme naguère encore réservé au... F.L.N.!) et beaucoup semblent considérer déjà le problème comme résolu, la guerre terminée.

LE SAHARA VAUT BIEN UNE PAIX.

POURTANT la guerre continue et le flirt franco-tunisien s'il ne peut régler à lui seul la question se traduit par une montée en bourse des valeurs pétrolières intéressées au Sahara.

Les "monopoles" dont De Gaulle est l'homme attendent de lui qu'il fasse leur paix.

Il ne peut se permettre de gâcher l'occasion de négocier.

Le choix de Bourguiba pour ouvrir le dialogue, s'il est astucieux, ne fait guère avancer les choses. Bourguiba, chef d'Etat comme De Gaulle peut l'être, s'il a intérêt à voir la guerre se terminer au Maghreb et s'il parle volontiers de ses "frères algériens", a cependant intérêt à ce que la paix qui s'instaure ne représente pas une trop grande victoire du F.L.N. qui, à plus ou moins brève échéance, l'engloutirait. Par contre la paix le débarasserait en partie de la présence en sol tunisien de forces considérables de l'Armée de Libération Algérienne bien supérieures aux propres forces tunisiennes. Le F.L.N. l'a bien compris, qui vient d'incorporer dans l'A.L.N. de nouveaux contingents de jeunes.

Négocier, pour De Gaulle, présente surtout des inconvénients de prestige. En effet un homme comme lui ne peut se tromper. Or il a assez clamé que le cessez-le-feu et le "sort des armes" devraient précéder la négociation. Il ne peut sans perdre la face à ses propres yeux entamer des négociations en vue d'un cessez-le-feu ce qui est un processus exactement contraire.

Sans doute les "émissaires secrets" prépareront-ils une formule qui rendra (après coup) simultanés négociation et cessez-le-feu.

En dehors de ces inconvénients, il y a les difficultés réelles que pose cette paix puisqu'elle sera basée sur un accord donc sur un compromis. Chaque partie cherchant bien entendu à conserver le maximum d'avantages.

De Gaulle, et avec lui les sociaux-démocrates de la F.E.N. et de la S.F.I.O., voudrait que la négociation ait lieu sous forme de table ronde et pour cela on réssuciterait des organisations moribondes ou on en créerait, censées représentées les Européens d'Algérie, les juifs d'Algérie, le M.N.A., les musulmans de France

(et pourquoi pas de Navarre...), les harkis (qui sont aux Algériens ce qu'étaient les Waffen SS et les miliciens aux Français de 1940-1944...), etc...

Dans cette perspective, l'"Humanité" qui n'en loupe pas une, et qui est depuis peu plus moudjahidine que le F.L.N. tout entier, multiplie les prises de position du "Parti Communiste Algérien" avec l'obscure dessein que si table ronde il y a, le P.C.A. y sera. Mais bien sûr elle est farouchement contre la table ronde --(on sait vivre Carrefour Châteaudun).

Cette paix dont on parle a pour les partis politiques traditionnels une singulière odeur de chair fraîche et chacun cherche à "se placer" --La S.F.I.O. et sa vocation à la "gérance loyale du capitalisme"ne voit que son Mollet pour seconder le patron, en remplaçant Debré. Dans les rangs du P.C. on se met en condition pour"restaurer et rénover"--Deux moyens pour cela : accréditer l'idée que le régime présidentiel né de la guerre mourra avec elle et que la relève ne pourra être assurée que par un front populaire-- Par une démagogie républicaniste et unitaire, amoindrir les réticenses anticommunistes du centre et de la gauche pour que la nouvelle république ne puisse exister qu'avec la participation du P.C. ou tout au moins son assentiment.

Quels que soient les sentiers qui aboutiront à la paix il semble que ce sera long encore.

La leçon à tirer de ces derniers mois, c'est que grâce à l'action des masses musulmannes on aperçoit la fin du tunnel. Grâce à elles, oui. Et il serait présomptueux de croire que c'est parce que nous, "masses françaises" nous sommes abstenues, avons voté Non, avons voté Oui au référendum que la situation s'est mise à évoluer vers la fin de la guerre...

BATAILLE DE CLASSE EN BELGIQUE.

Pendant que nous nous occupions à voter ou à non-voter, les ouvriers belges menaient un dur com-

bat par la grève générale en Wallonie, la manifestation de rues, l'action directe. Dans l'ensemble les travailleurs français furent d'abord étonnés par l'ampleur et la violence de cette lutte, puis par sa durée. --Etonnés et admiratifs-- Toutefois cette admiration ne se traduisit pas par l'élan de solidarité que les travailleurs belges auraient été en droit d'attendre. Sans doute s'est-il trouvé des travailleurs pour dire "Alors qu'est-ce qu'on fait, on leur envoie du fric aux Belges ?", mais la réponse fut partout la même : "On a pas reçu de listes du syndicat...". Car nous ne nous sommes pas libérés du réflexe conditionné qui nous fait chercher "le syndicat" lorsqu'on veut faire quelque chose. Il serait tellement plus simple de nous organiser entre nous, de faire ce que l'on veut... et de voir alors "le syndicat" rappliquer dare-dare pour tenter de nous assagir ou pour récolter les marrons que nous aurions tirés du feu. Nous saurions alors quoi lui dire au sacro-syndicat...

Retenons surtout de la grève belge qu'elle fut une lutte politique de classe, visant à des réformes de structures et qu'elle sut déborder le Parti socialiste belge. Les travailleurs belges ont montré qu'ils avaient plus confiance en eux-mêmes, quitte à affronter une répression féroce, qu'en l'action parlementaire des députés socialistes pour faire échouer la loi d'austérité. Si cette loi a été finalement votée on ne doit pas conclure à un échec de la grève. La mise en application de la loi verra sans doute les travailleurs belges dressés contre elle. La grande victoire de ces travailleurs c'est, particulièrement en Wallonie, d'avoir montré leur force immense avec laquelle, désormais, le gouvernement et le patronat belges devront compter.

Dans des situations totalement différentes deux peuples totalement différents --le peuple belge et le peuple algérien-- prennent leur sort en main et luttent.

Nous, en France, nous préférons voter...

----------NOIR et ROUGE----------

REFUSER

Une résistance est née. Timide, hésitante, éparpillée d'abord. Se cherchant, croyant se trouver, se trouvant, s'enthousiasmant au contact d'autres refus, se sentant seule, isolée, oubliée avant d'avoir vécu, découvrant la répression et par-là la nécessité impérieuse d'être "sérieux", constatant soudain, étonnée d'elle-même, qu'elle est moins seule qu'elle ne croyait, que la petite flamme allumée par quelques uns éclaire maintenant d'autres jeunes.

Pour infime qu'elle soit encore, la résistance existe -- Et s'interroge.

Née de réactions individuelles au fait de la guerre d'Algérie, née "de la base" et n'ayant présentement pas de vrai sommet, cette "résistance" rejoignant en cela nombre de ces aînées dans l'histoire, se cherche un commun dénominateur, une idéologie qui cimente son union, qui donne des réponses claires à toutes les questions et non plus au seul dilemme : refuser ou accepter la guerre d'Algérie -- désormais dépassé.

Il n'est pas dans notre propos de prendre

position "pour" ou "contre" cette résistance mais plus de chercher à comprendre le pourquoi de cette lutte, les difficultés qu'elle peut rencontrer en chemin, son avenir -- positif ou négatif.

D'AUTRES RESISTANCES.

Une résistance nationale est en général une lutte clandestine, violente ou non, qui, dans une situation donnée, unit des individus ayant des raisons semblables ou différentes de modifier cette situation. (La situation est le plus souvent l'occupation étrangère ou la dictature interne).

Si la résistance est d'abord un refus, elle n'en a pas moins presque toujours un but. Celui-ci doit être suffisamment vague, imprécis pour ne pas diviser la résistance. Dans les cas les plus courants le but, le mythe devrait-on dire, s'appellera "Libération nationale".

Une fois réalisée l'Unité de la résistance, l'un de ses problèmes permanents est de conserver cette unité. D'où la nécessité de lui donner un cadre où chacun, quels que soient ses motifs personnels de résister, puisse avoir l'impression que ses voisins combattent pour la même cause que lui. On appelle cela Front, Mouvement etc... et chaque fraction politique y lutte sourdement contre les autres pour la direction du mouvement, afin que, la victoire venue, elle soit seule à en profiter. Bien sûr plus les mots d'ordre seront ambigüs plus "l'unité" de la résistance sera solide. Que l'on reprenne les textes clandestins du Frant National de 1940-44 (créé par le P.C. clandestin) où les textes qui paraissent dans "El Moujahid" (organe officiel FLN) on est frappé par le vocabulaire employé : Liberté, Patrie, Honneur, Dignité humaine... -- Et quand un front ou un mouvement de résistance prononce le mot "Démocratie" il a tout dit quant au régime qu'il compte instaurer après la "Libération".

LE MALENTENDU.

Une résistance nationale est souvent un malentendu pour autant qu'on y trouve coude à coude le militant ouvrier qui lutte pour sa classe et le bourgeois qui lutte pour sa patrie, celui qui, comme dit l'autre, croit au ciel et lutte pour la morale chrétienne, et celui qui n'y croit pas et sait cette morale liberticide.

Le malentendu est d'autant plus profond que la composition sociale de la résistance est hétérogène, que son ciment est l'action, chacun ayant des motifs différents d'agir.

Ce malentendu apparut clairement au lendemain de la "libération" en France.

En raison de la multitude de couches sociales ayant plus ou moins participé à la résistance la lutte de classe tarda a redémarrer. En France, "gouvernement"issu de la résistance" et fidèle à son "esprit" fit écran à cette lutte, le P.C. jouant le jeu et faisant retrousser les manches, chacun s'en souvient.

Dans d'autre pays européens le P.C. sut noyauter la résistance et --le présence de l'Armée Rouge aidant-- lui imposer l'instauration de régimes dits de démocratie populaire. Bien des résistants y payèrent de leur vie ou de leur liberté le malentendu. Et nos camarades anarchistes de l'Est qui après s'être battus dans la résistance de leurs pays pour leur libération se sont vu contraints une fois la "libération" gagnée de choisir entre la prison ou l'exil ne furent-ils pas, encore plus que d'autres, victimes de ce malentendu ?

RESISTANCE ET GUERRE D'ALGERIE.

La résistance française à la guerre d'Algérie présente la particularité de naître non pas dans un pays opprimé par un autre, et donc avec pour objectif une "libération nationale", mais précisément dans un pays oppresseur. Son objectif est donc de lutter pour que la France cesse d'opprimer les peu-

ples qu'elle tient en tutelle et en particulier le peuple algérien.

Ce sont donc avant tout des motifs humanitaires et non plus patriotiques qui animent ceux qui ont choisi d'aider le FLN ou de refuser de combattre contre les Algériens.

Là encore si leur action se réclame de l'Anticolonialisme, terme vague, chacun lutte pour des motifs différents.

Depuis le chrétien sincère, bourgeois ou prolétaire, auquel sa morale dicte d'aider les humbles et qui porte les valises, prend des risques, prie son Dieu, et croit agir par charité chrétienne alors que sa qualité humaine l'a fait dépasser, sans qu'il en soit conscient, cette charité et déboucher de plain-pied sur la vraie solidarité -- jusqu'à l'ouvrier militant pour qui solidarité et internationalisme font tant partie de lui-même qu'il n'a pas eu conscience de "s'engager", ni même "d'aider" les Algériens mais seulement d'être fidèle à soi-même, à sa lutte permanente contre l' exploitation d'où qu'elle vienne.

Depuis l'étudiant bougeois qui, ne se sentant plus solidaire de sa classe d'origine cherchait en vain depuis quelques années dans les formations de gauche un écho à sa révolte et à sa pureté, et qui, un jour, pour avoir bavardé avec un étudiant algérien rencontré par hasard, reconnut que tout ce qu'il pensait et cherchait une autre jeunesse était en train de le vivre et parfois d'en mourir et dès lors choisit de lutter avec elle -- Jusqu'à cet "intellectuel de gauche" qui hésitant depuis dix ans à entrer "au Parti", à "aller aux masses" espérant y trouver la chaude fraternité dont son isolement avait tant besoin, mais reculant sans cesse à chaque Budapest, et qui a trouvé cette fraternité un soir dans une chambre d'hôtel où une douzaine d'Alg ériens lui offraient le thé à la menthe.

Tous ceux-là et tant d'autres encore différents (desquels il ne faut pas omettre quelques patriotes refusant d'admettre que le seul visage de la France soit celui de Massu, voulant par leur geste refuser leur complicité au génocide accompli "au nom de la France"), se côtoient au hasard des liaisons. Qu'ont-

ils de commun en dehors des risques qu'ils partagent, de la parenté que crée la fréquentation quotidienne du courage et de la peur ?

Et pourtant, cette union qu'ils vivent dans les actes, ne cherchent-ils pas à lui donner une base idéologique, à lui donner par une doctrine sa vraie signification ? Les plus sincères s'entend, car il y a forcément ceux qui entrent dans ce combat pour que leur parti ou leur église soit présent et qu'au jour de la distribution des prix ils aient un pied dans l'Algérie nouvelle...

Déjà, les déclarations au procès du"Réseau Jeanson" montraient clairement que pour différents qu'ils étaient les militants inculpés associaient à leur aide aux Algériens la notion de lutte contre le fascisme en France. Mais l'antifascisme --et nous sommes farouchement antifascistes nous-mêmes-- ne saurait constituer en soi une idéologie globale. L'antifascisme est une "résistance à" et n'est pas un programme social, économique et politique.

Un tract clandestin récent du "Mouvement Anticolonialiste Français -MAF" qui vise à regrouper les divers réseaux ou mouvements clandestins n'apporte pas de réponse valable à la nécessité d'un étoffement idéologique de la résistance.

Voyons plutôt :

"LE M. A. F. EST UNE ORGANISATION CLANDESTINE PARCE QUE SON ACTION EST ILLEGALE.

Cela non par goût, ni par principe, mais par nécessité. Il n'est pas possible de mener le combat anticolonialiste de façon conséquente en restant dans le cadre d'une "légalité" gaulliste, réduisant de jour en jour les libertés individuelles et publiques.

C'est pour n'avoir pas voulu jusqu'ici sortir de ce cadre que les partis de gauche se sont pratiquement condamnés à l 'impuissance.

.....

"S'il a pour principe de base la solidarité de la lutte du peuple français avec les forces combattantes du peuple algérien, le M.A.F. est

"une organisation française qui détermine son orientation et son action de façon indépendante et autonome.

"Le M.A.F. mène cette lutte solidaire dans la perspective du rétablissement intégral de la démocratie en France et de son développement.

"Le M.A.F. n'est pas un parti politique et n'entend pas se subtituer aux partis.

"Il demande à ses membres militant dans des partis ou organisations de gauche d'y poursuivre leur action et de la développer dans le sens d'une lutte effective contre la guerre coloniale.

"Le M.A.F. regroupe des hommes et des femmes venant d'horizons politiques, philosophiques et religieux divers qui ont comme dénominateur commun : l'anticolonialisme.

"Le M.A.F. n'entend pas se substituer aux groupes d'aide pratique, au mouvement "Jeune Résistance", ou à d'autres organismes qui pourraient se former. Il espère seulement, en leur donnant une plateforme commune, favoriser une coordination croissante de leur action."

.....

Quelle que soit la sympathie que leur anticolonialisme doit valoir aux militants de telles organisations on reste stupéfait de constater que ces hommes et ces femmes qui risquent leur liberté et peut-être leur vie puissent se satisfaire comme but final à leur action d'une formule aussi imprécise que le "rétablissement intégral de la démocratie en France et de son développement".

Or si ces militants courageux ne savent dépasser un voeu platonique pour la démocratie, d'autres sauront bien se servir d'eux et noyauter leurs mouvements.

L'Eglise peut être fort satisfaite, en temps voulu, de reprendre à son compte l'action que des chrétiens sincères et désintéressés ont menée dans ces mouvements. Des prêtres sont déjà sans doute en place

pour les coloniser.

Quant au P.C. noyauteur professionnel, qui a marqué sa désapprobation de la lutte clandestine (en affirmant notamment qu'un "communiste doit aller à la guerre même coloniale et impérialiste" --ce qui est un peu vache pour les Alban Liechti, les Sanson et tant d'autres jeunes communistes qui sont encore dans les prisons !), Comment ne serait-il pas tenté de disposer "les hommes qu'il faut aux places qu'il faut" dans un mouvement qui vise en fait "à la restauration et à la rénovation de la démocratie" (Slogan officiel actuel du P.C.)

Bien des désillusions guettent donc s'ils n'y prennent garde, les militants anticolonialistes.

JEUNE RESISTANCE.

Si nous avons surtout parlé jusqu'ici de ceux qui aident les Algériens, soit directement soit par ce que la grande presse nous a habitués à appeler les "réseaux de soutien au FLN", ce n'est pourtant sans doute pas eux pour qui la nécéssité de tirer les enseignements idéologiques de leur acte est la plus impérieuse.

En effet, c'est volontairement, en fonction de ce qu'ils pensaient déjà qu'ils se sont engagés : s'ils avaient pensé différemment rien ne les forçait à prendre position.

Différente est la situation de ces jeunes que "l'appel sous les drapeaux" a forcés à prendre une décision rapide et à engager leur vie en choisissant l'insoumission ou la désertion.

La différence de situations rappelle celle qui existait de 1942 à 44 entre les résistants volontaires et les réfractaires déterminés, eux, par le refus du travail obligatoire en Allemagne.

Le résistant volontaire conserve une part de liberté et tant qu'il n'est pas identifié et recherché comme tel il garde la faculté de se retirer de la lutte si elle cesse de correspondre à ses aspirations, ou de rentrer chez lui comme un "héros"

si elle se termine victorieusement.

Le réfractaire, insoumis ou déserteur, lui, est en permanence un réprouvé. Il est, par son acte initial de refus, contraint à lutter ou se rendre -- ou bien s'exiler en ne sachant combien de temps il sera proscrit dans son pays -- Les lois d'amnistie militaire ne viennent que lorsque les régimes changent.

De plus il a vingt ans.

Combien de nos camarades anarchistes surtout parmi les anciens savent, pour avoir déserté à 20 ans, les conséquences que leur acte a eues sur tout le cours de leur existence. Et ils avaient la grande force d'être anarchistes avant de déserter.

Mais parmi les jeunes déserteurs d'aujourd'hui combien ont agi en fonction d'un tout ? Pour combien l'acte d'insoumission ou de désertion est-il un refus partiel dans le cadre d'un refus plus général de la société d'exploitation ?

Il semble que tout autres soient les motifs de désertion de ceux qui sont jeunes aujourd'hui.

En effet si l'on compare les désertions idéologiquesd'antan avec les désertions d'aujourd'hui, il semble que ce soit plus par une sorte de réaction instinctive, une santé humaine non analysée, que des jeunes puisent en eux, individuellement, sans le soutien d'appartenir à une collectivité qui refuse, le courage de déserter.

Car enfin, quelles sont les voies ouvertes à ceux qui ont vingt ans actuellement ?

Deux directions principales : l'acceptation ou le refus.

L'acceptation, c'est accepter la règle du jeu d'une société vermoulue, la façade, les bonnes moeurs, le Parisien-Libéré-journal-apolitique comme chacun sait ; le train des équipages Service Auxiliaire.

L'acceptation c'est-à-dire la médiocrité, le mensonge, la recherche de la situation d'avenir, accepter d'être larbin aujourd'hui en espérant être maître demain...

L'acceptation...

Oui, mais heureusement pour la race humaine il reste encore des individus qui ne peuvent accepter, qui ne peuvent se soumettre, vivre en marche arrière, flatter les riches et mépriser les terrassiers.

Heureusement il y a le Refus.

De ceux qui refusent, il y en a plus qu'on ne croit. Ils ont au départ presque la même qualité humaine ceux qui deux ou trois ans plus tard seront déserteurs ou paras en Algérie.

Cela semble paradoxal, de pouvoir ne serait-ce qu'un instant mêler le Para et le Déserteur. Et pourtant.-

Ceux qui refusent instinctivement d'entrer dans l'édifice pourri n'ont pas eu le temps ni l'occasion de se faire une idée exacte de ce qu'ils peuvent faire. Ils refusent, ils disent non, ils disent merde. Très bien -- Mais après ?

Après, les plus perdus restent "blousons noirs" (et il est interessant de noter que presque tous les "blousons noirs" s'engagent dans les Paras, croyant sans doute trouver une communauté fraternelle, mais négligeant de s'inquiéter du fait que cette fraternité sera payée du prix du crime).

Après, les plus intelligents ou les plus sensibles, ceux dont les parents avaient peut-être "bon coeur" comme on dit, ceux qui ont la chance de pouvoir refuser d'être lâches -- Ceux-là désertent et, dès lors, une vie de déserteur commence pour eux.

Il leur faudra beaucoup de courage et, lorsqu'on est seul, le courage s'effrite vite. Le besoin de solidarité, de s'identifier à un groupe, ce besoin --qui en d'autres temps amena le réfractaire S.T.O. du grenier de la ferme de sa tante au maquis du Vercors-- amène les jeunes insoumis et déserteurs de la guerre d'Algérie à se grouper, à s'entraider, à s'organiser.

Et c'est ainsi que dans une fraction de la jeunesse, aujourd'hui, on parle du mouvement "Jeune Résistance".

On en parle même un peu trop : l'appren-

tissage de la prudence étant un chemin que la jeunesse ne sait pas toujours prendre, sa haine de la lâcheté l'incitant plus au combat à découvert... ce dont la D.S.T. a tout lieu de se féliciter.

"Jeune Résistance" est née justement de la nécessité ressentie par une dizaine d'insoumis et déserteurs ayant une option idéologique avant leur acte (Syndicalistes, Ajistes, Communistes, Chrétiens de gauche, etc...)de "se rencontrer pour rechercher en commun la façon de rendre leur acte utile".

Par la suite, assurés de la solidarité de jeunes non-réfractaires, la constitution du mouvement fut décidée.

L'objectif de "J.R." est de dépasser le stade des désertions individuelles et d'engendrer un courant de désertions collectives. Pour aider à cela "J.R.", entre autres activités, assure la liaison avec les "BERGA" (Bureaux d'Entraide aux Résistants à la Guerre d'Algérie fonctionnant dans plusieurs pays européens).

Dans une brochure diffusée au mépris des risques lors de la manifestation du 27 octobre à Paris, alors que les flics chargeaient de toute part, "Jeune Résistance s'explique" :

> "Il n'est pas question d'un simple réseau d'évasion pour déserteurs, mais d'un mouvement de résistance à la guerre d'Algérie et au fascisme, qui s'adresse à l'ensemble des jeunes Français. Alors que les actes de refus avaient été jusque-là peu efficaces parce qu'individuels, il s'agit de préparer et d'organiser une RESISTANCE COLLECTIVE DE LA JEUNESSE FRANCAISE.
> "Dans chacun des pays où se trouvent de jeunes réfractaires se crée une équipe JR. Dans différentes régions de France, de jeunes militants de gauche établissent d'autres équipes. Celles-ci se mettent ensuite en liaison avec une équipe centrale."

Là encore on est et on agit contre la guerre et le fascisme, mais ces jeunes n'ont pas encore

déterminé vers quoi ils veulent aller si un mouvement de refus collectif se faisait jour en France. Là encore leur mouvement est vacant pour les noyauteurs de partis ou d'églises.

Mieux : il semble presque s'offrir si l'on en juge par l'extrait suivant de la même brochure :

"AVEC LA GAUCHE.
" Il y a parmi nous des jeunes, membres d'organisations ou de partis de gauche.
" Ils ne veulent pas s'en exclure.
" Ils veulent travailler avec eux et parmi eux.
" Ils veulent les entraîner.
" Nous ne voulons pas être des francs-tireurs.
" Nous croyons fermement que la gauche admettra nos raisons et nous soutiendra, triomphera de ses lenteurs et de ses atermoiements.
" Sinon nous échouerons et nous serons réduits à retourner aux diverses formes d'action individuelle à moins d'attendre passivement le succès définitif du fascisme... et l'écrasement de la gauche."

On ne peut s'empêcher de douter de l'éventualité d'une gauche "comprenant les déserteurs et les soutenant"

Et d'abord quelle gauche ? "Jeune Résistance" semble la mal connaître ou se faire pas mal d'illusions sur elle. Pourtant de récentes études ont permis de la "radiographier", d'en déceler maintes tares. (1)

Respectueuse qu'elle est de sa respectabilité, de la légalité, de la routine, du suffrage universel et du bulletin de vote, ou respectueuse des 80 partis communistes qui font le beau devant le 81e et premier, la gauche, les gauches ne sont pas prêtes de préférer la pureté à la combine, l'action

---

(1)- Entre autres "Les Temps Modernes" : "La Gauche respectueuse" ; et notre n° spécial consacré à ce sujet.

à la pétition, la lutte au confort.

Et, du même coup, les jeunes résistants risquent fort "d'échouer" selon la deuxième proposition de leur alternative.

Pourquoi échouer ? Ces jeunes ont tenté l'aventure, ils ont joué la carte difficile, celle de la Liberté, ils ont choisi de vivre debout... et ils en appelleraient aux vieilles baudruches des partis ou des églises !

Non, comme monsieur Jourdain faisant de la prose sans le savoir, ces jeunes ont par leur refus fait de l'anarchisme sans le savoir. (Un anarchisme que bien des anarchistes déclarés n'auraient pas eu le courage de faire...). Ce n'est pas pour les annexer que nous disons cela, mais peut-être pour --si d'aventure ces lignes tombent sous les yeux de quelques uns d'entre eux-- les"mettre en garde" contre ceux qui voudraient les annexer.

Le fait de n'être pas dans la "Jeune Résistance" nous donne peut-être le recul nécessaire pour la voir dans sa vraie proportion et sa vraie qualité.

Il nous semble que la voie qui s'ouvre devant ces jeunes ne passe plus par les partis.

Il nous semble que c'est à eux-mêmes, entre eux, de discuter, de comprendre leur refus et de chercher si, sincèrement, les autres domaines de la vie sociale, politique et économique ne sont pas, tout comme la guerre colonialiste, justiciables d'autres refus . Ayant fait le tour de la vie qui leur est offerte à eux qui ont vingt ans, il se peut, il serait logique qu'ils débouchent sur la notion d'un refus global de la société, par sa remise en question totale.

Alors peut-être, sentiront-ils mieux que le cheminement vers la liberté et la dignité de l'homme, du colonisé, du déserteur, du travailleur ne passe pas par les partis, les églises, les syndicats politisés, mais se confond avec l'obscure mais permanente lutte des peuples exploités, opprimés, avec la lutte pour la vie, vers la société sans classes.

Ils sentiront peut-être que leur refus de se soumettre à l'Etat, capitaliste, colonialiste, oppres-

seur, leur a fait prendre rang --quelque soit leur milieu d'origine-- à l'avant-garde de la lutte de classe.

Et que c'est dans le camp des travailleurs qu'ils doivent rechercher des contacts et envisager l'avenir et non avec les partis qui, s'en réclamant, ne font le plus souvent que vivre d'eux.

Bien sûr, tous les Jeunes Résistants ne suivront pas le chemin jusqu'au bout et ceux qui iront le plus loin laisseront derrière eux ceux pour lesquels le refus était vraiment isolé. Ces derniers qui n'auront pas la lucidité de dépasserleur acte-- et sans doute parmi eux beaucoup de jeunes chrétiens (non que nous voulions leur "jeter la pierre" à priori mais plutôt parce que c'est eux qui auront le plus long et plus difficile chemin à parcourir, pénétrés qu'ils sont d'une religion dont des exploiteurs tirent les ficelles...)-S'apercevront alors que leur acte même les aura conduits dans une impasse, que c'est peut-être avec inconscience qu'ils ont agi, et vieillis, fixés à l'étranger, ils poursuivront leur vie avec au coeur au lieu de l'orgueil d'avoir voulu être un homme, le goût amer d'avoir loupé sa vie pour une erreur de jeunesse...

§§§

Une nouvelle jeunesse est née avec la résistance. La guerre d'Algérie qui l'a révélée n'est qu'un moment dans l'histoire, qu'un passage plus dur dans une lutte qui ne finira qu'avec l'exploitation de l'homme par l'homme sous toutes ses formes. Cette nouvelle jeunesse --pour petite nombreuse qu'elle soit-- n'est que provisoirement écartée, pour avoir choisi la voie la plus difficile, de la masse. Elle doit dès maintenant se préparer pour l'avenir où elle prendra sa place dans la lutte ouvrière, A l'avant-garde.

A nous dans les usines, les ateliers et les bureaux, de faire comprendre le combat de cette jeunesse, de démonter les calomnies des partis et

syndicats à son endroit, de préparer le moment où, la guerre d'Algérie étant finie, il nous faudra lutter pour le retour parmi nous de jeunes réfractaires, déserteurs, insoumis.

Alors, ce sera peut-être la première fois qu'une résistance ne débouchera pas sur un malentendu...

Jean-Marie CHESTER

INTERVIEW EXPRESS SUR

LA SITUATION ECONOMIQUE FRANÇAISE AU DEBUT DE 1961

Question : Comment peut-on caractériser la situation économique en France au début de 1961 ?

Réponse : Dans l'ensemble l'économie française est à nouveau dans une phase d'expansion après le recul --la récession comme on dit-- enregistré au cours du second semestre 1958 et du premier semestre 1959. La demande émanant des trois grands secteurs qui animent l'économie : les "ménages" (c'est ainsi que les spécialistes des Comptes de la Nation appellent les particuliers), l'investissement (public et privé) et l'extérieur (exportations), est dans l'ensemble soutenue. Pour satisfaire cette demande présente et future, étant donné que les stocks sont généralement assez faibles, sauf dans certains secteurs de l'électro-ménager par exemple, l'industrie doit tourner à une bonne allure (1). Ceci explique que le

(1)- En décembre 1960, la production sidérurgique, par exemple, qui est un bon baromètre de la "santé" écon. a marqué un progrès de plus de 16% par rapport à déc.59

chômage soit en régression par rapport à l'an dernier et que, dans beaucoup de boîtes, les horaires dépassent 45 heures.

Q.: C'est donc de la demande qu'il faut partir quand on analyse la situation économique ?

R.: Ce n'est pas obligatoire, car tout se tient, mais c'est commode. On peut notamment de cette façon tenir compte de la différence d'évolution des trois grands secteurs mentionnés plus haut et voir pourquoi ils se comportent de cette façon.

Ainsi la consommation des ménages est soutenue parce que, dans l'ensemble, au cours des mois passés, grâce à la reprise des horaires et grâce au fait que les salaires et les traitements ont augmenté légèrement plus vite que les prix de détail, le pouvoir d'achat de la masse des consommateurs a augmenté un peu.

Les investissements, de leur côté, marchent bien. C'est vrai du côté de l'Etat qui se dispose à faire un effort en faveur des logements et des routes --à la suite, notamment pour ces dernières, de la pression exercée par la masse des automobilistes et surtout des "lobbies" (groupes de pression) de l'automobile, des transports routiers et du pétrole.

C'est vrai aussi de l'industrie privée. Le gros effort de modernisation entrepris depuis quelques années par l'industrie française sous la pression de la libération des échanges et de la perspective du Marché Commun se poursuit après avoir marqué l'an dernier un flottement dû à la récession. Les industriels --surtout dans les entreprises de petite et moyenne importance -- sont en effet toujours sensibles à la conjoncture à court terme et répugnent à investir quand les choses vont mal. Mais maintenant que le creux est passé, la confiance, dans l'ensemble a repris et les investissements avec elle.

Enfin les exportations "marchent bien". L'an dernier, devant le fléchissement du marché intérieur beaucoup d'entreprises se sont tournées résolument

vers les marchés étrangers. Leur travail a été facilité par la situation économique brillante de l'Europe (1), par l'ouverture progressive des frontières (Marché Commun) et par la dévaluation du franc de fin 1958. Cette année, bien que la situation soit un peu moins brillante en Europe et nettement en recul aux Etats-Unis, les conditions sont encore favorables et les exportations se maintiendront sans doute sur leur lancée.

Q.: Et la crise de l'automobile ?

R.: C'est plus la crise d'un modèle, la Dauphine et d'une firme, Renault, qu'une crise de l'industrie automobile tout entière.

La Dauphine subit le contre-coup de son succès sans précédent qui a fait "vieillir" prématurément un modèle pour lequel l'engouement collectif --habilement entretenu par la publicité de la firme-- avait sans doute été excessif. Renault d'autre part subit le contre-coup de son pari sur le marché américain, pari qui a été gagné à court terme et perdu à moyen terme. Pour l'ensemble de l'industrie, la production a augmenté de 10% en 1960 par rapport à 1959. Cela ne veut pas dire qu'il n'y aura pas un jour une crise généralisée de l'automobile comme celles qui frappent de temps en temps les industries automobiles américaine et britannique. Mais ce ne sera sans doute pas avant deux ou trois ans.

Q.: Et en dehors de l'automobile ?

R.: Il y a des secteurs plus durablement et plus généralement affectés : les chantiers navals, par exemple, qui ont une capacité de production excédentaire et pour lesquels les pouvoirs publics, en ac-

---

(1) - La production industrielle des six pays du Marché commun a progressé de 12% de 1959 à 60.

cord avec le patronat intéressé étudient des regroupements et des reconversions. Il y a les tracteurs agricoles qui trouvent difficilement des débouchés. Il y a les Charbonnages "victimes" de l'amélioration de productivité des Houillères et de la concurrence du fuel (pétrole). Il y a le bâtiment lui-même, dans lequel les progrès récents dus à un début d'industrialisation des fabrications, commencent à faire sentir leurs effets. Comme dans ce domaine la demande solvable semble avoir atteint un plafond --autour de 300.000 logements par an-- on peut s'attendre à ce qu'une partie de la main-d'oeuvre dans certaines professions du bâtiment devienne excédentaire si l'on maintient les horaires actuels.

Mais les économistes savent que tant que l'ensemble de l'économie est en expansion ces "ennemis" soit de branches particulières, soit de régions (on parle de "poches de chômage"...) peuvent être absorbés par le capitalisme sans à-coups trop graves. C'est pourquoi les Pouvoirs Publics et le Patronat ne se font pas particulièrement de soucis pour le moment Encore que l'exemple belge soit venu récemment leur rappeler qu'il faut se méfier de l'eau qui dort.

T. DUPARC.

LES ETUDIANTS ET LA GUERRE D'ALGERIE

Une nouvelle catégorie, parmi celles employées dans les milieux de gauche, semble avoir fait ces temps derniers son apparition : Les étudiants.

Un peu partout dans le monde, une activité étudiante se manifeste. En Turquie, en Corée, au Japon, en Espagne aussi. Nous ne nous proposons pas aujourd'hui d'étudier ces divers phénomènes qui sont peut-être de nature différente et sur lesquels nous n'avons eu jusqu'ici que peu de renseignements. C'est "à notre porte" que nous jetterons les yeux pour examiner l'activité étudiante en France contre la guerre d'Algérie et nous demander qu'elle est, de notre point de vue, sa valeur.

Précisons d'abord un point. Il y a toujours eu de petites minorités d'étudiants révolutionnaires agissant, quand ils agissaient, suivant une idéologie précise. (par exemple les E.S.R.I. Etudiants Socialistes Révolutionnaires Internationalistes, petit groupe d'avant 1914). Il y a encore de nos jours des groupes politiques : Cercles d'Etudiants communistes ou d'Etudiants P.S.U. Mais si ces groupes ont peut-être une

certaine influence ce n'est pas d'eux qu'il s'agit aujourd'hui. La plus grande partie des manifestations de l'activité étudiante contre la guerre d'Algérie, soit dans la presse, soit, trop rarement hélàs, dans la rue, provient de l'U.N.E.F., Union Nationale des Etudiants de France, syndicat étudiant, dont les membres sont la plupart du temps, dépourvus de toutes idéologie bien définie.

Et c'est justement ce qui, en place d'idéologie, pousse l'étudiant moyen a agir comme il le fait que nous allons examiner.

Nous ne nous attacherons pas aux manifestations de l'activité mais à son ou ses ressorts.:

Des explications ont été avancées. Examinons-les, puis nous en proposerons une à notre tour :

Première explication, qui se rencontre sous diverses formes depuis l'explication objective jusqu'au relent de propagande gouvernementale: Les sursis, ou plus exactement ce qu'on pourrait appeler "l'affaire" de la "réforme" des sursis. Il s'agissait d'accomoder les sursis étudiants à la sauce du Ministère des Armées (qui, remarquons-le, a porté ces derniers temps, en particulier avec M. Guillaumat et ses amis "technocrates polytechniciens" un bien paternel intérêt aux étudiants en particulier et à l'éducation en général). Ce projet a échoué en partie. Il a évidemment ouvert les yeux à certains étudiants ; la plupart l'ont ressenti non seulement comme une atteinte à un privilège étudiant mais plutôt comme une provocation. Car il ne s'agissait pas de faire disparaître un privilège, le gouvernement n'en est pas à un près, mais bien de briser et de décapiter une activité étudiante préexistant à cette affaire. La Réforme des sursis a donc aigri les étudiants, elle n'est pas une motivation essentielle.

(Précisons que s'il y a évidemment privilège à aller à un âge plus avancé au service militaire, c'est un privilège que nous souhaiterions plutôt voir étendre que supprimer, il serait plus facile alors de résister au "bourrage de crâne" en usage à l'Armée. Ce n'est pas

évidemment l'opinion d'un gouvernement qui projette le service militaire à 18 ans.)

Seconde explication. Il y a une dégradation de la situation matérielle des étudiants et ils ressentent la guerre d'Algérie comme la cause financière de cette dégradation.

Il y a évidemment une dégradation de la situation matérielle des étudiants --à l'intérieur de l'Université (manque de locaux ou mauvaise installation, prix des livres, vieillesse et non adaptation des structures universitaires)-- à l'extérieur (logement, prix des transports et des restaurants universitaires augmentés, parfois obligation d'un double travail), dégradation qui évidemment atteint les moins "bourgeois" des éléments étudiants, les autres étant plus ou moins solidaires de ceux-là.

Cette explication paraît plus intéressante que la première. Notons toutefois que les bombes atomiques, cause pourtant importante de déperdition financière, n'ont pas ou peu provoqué d'agitation dans les milieux étudiants.

Nous proposons une troisième explication: On peut en gros diviser les étudiants en deux catégories, ceux pour qui le résultat des études ne compte pas, et ceux pour qui il compte. La première catégorie tend à diminuer pour deux raisons : d'abord parce que dans ce bas monde il faut maintenant de plus en plus pour avoir une situation "convenable" (? !) de "diplômes" (sauf exceptions), ensuite parce que quatre échecs à un même examen, c'est-à-dire deux années, représentent le maximum de ce qu'un étudiant paresseux peut s'offrir pour rater un examen. Mesure qui tend à éliminer les étudiants-poteaux à la Dostoïewsky.

La seconde catégorie : ceux pour lesquels le résultat compte voient généralement avec déplaisir l'allongement des études, et donc l'éloignement du moment où, ayant obtenu leur diplôme ils peuvent enfin exercer soit la profession qui leur plaît, soit

celle grâce à laquelle ils espéraient "faire de l'argent" et s'établir dans l'échelle sociale. (La première attitude ayant évidemment plus notre sympathie) Dans tous les cas, le service militaire --représentant à la fois un allongement supplémentaire et une dangereuse période d'inaction intellectuelle qui risquent fort d'aboutir à un oubli partiel des connaissances plus ou moins bien assimilées de l'étudiant-- est une coupure, un obstacle avant le moment où, pense-t-il, il s'installera dans sa vie (les "études" étant dans notre conception actuelle faites pour aboutir), donc une gêne.

Que se passait-il alors avant la guerre d'Algérie ? L'étudiant supportait la gêne sans rien dire, devenait la plupart du temps sous-lieutenant et allait perdre son temps avec le sentiment réconfortant qu'il n'était jamais qu'un étudiant déguisé en militaire et qu'il était au fond supérieur à cet avatar passager. Il profitait d'un certain confort matériel (grade) et moral ("je domine tout cela et si je le fais c'est parce que je le veux bien").

Que se passe-t-il maintenant: La guerre est là. Plus de confort matériel : un sous-lieutenant n'est pas un général et il a le droit d'être blessé ou de mourir tout comme un deuxième classe. Plus de confort moral : plus question de se sentir "hors du coup", les ordres sont les ordres, si désagréables soient-ils.

> "Obligés de participer aux opérations de répression avec les moyens que l'on sait, et pour une cause indifférente à beaucoup et ressentie comme injuste par certains" (...) - (Paris Lettres. nov.60. Edito.)

Le vague humanisme qui someille en beaucoup d'étudiants est confronté avec des faits, une situation inéluctable à laquelle il faudra participer. Alors il se réveille un peu ou tout à fait. Plus il se réveille, plus l'étudiant s'aperçoit que cette chose bête et terne, l'Armée, qu'il avait vue au repos est maintenant elle aussi reveillée, en pleine action; et petit à petit elle se montre désormais à

lui sous son vrai jour : une impitoyable machine à asservir, par la bêtise mensongère ou par la mort et ses "avant-goûts". Plus de place pour les humanismes diffus et les libéralismes d'intention. Il faut être pour ou contre.

Restent évidemment les façons d'être contre:

"(...)choisir entre la résignation de ceux qui partent et une décision difficile aux conséquences incalculables." (i-e "L'insoumission" Paris Lettres :"Une action de masse").

C'est un choix qui n'est guère tentant,d'où bien sûr des activités intermédiaires. Ces activités aboutiront-elles, avec d'autres, à la Paix ? Nous n'en savons rien, nous l'espérons.

Mais nous souhaitons aussi autre chose. Si la guerre se termine que les étudiants n'oublient pas : "le ventre est encore fécond d'où a surgi la bête immonde" et la bête a bien des apparences.Peut-être certains d'entre eux sauront-ils, à partir de l'apparence qui les "frappa" plus particulièrement, voir et combattre les autres apparences qui ne les atteignaient pas directement. Peut-être comprendront-ils maintenant le sens de ces mots "rétablir l'ordre" et se demanderont-ils alors : 1°- Si cet ordre vaut qu'on le rétablisee, 2°- S'il n'y a pas une autre sorte d'ordre que celui qu'on rétablit. C'est là ce que nous espérons.

Jean-Pierre DROIT

LA DIFFICULTE D'ETRE ANARCHISTE

"... Nous ne présentons pas de manifeste ronflant car nous ne croyons pas aux bibles révélées et immuables. Nous croyons plus réaliste, plus constructif et aussi... plus anarchiste de mettre perpétuellement au point un bulletin idéologique dans lequel et par lequel se dégageront notre doctrine, nos positions, notre attitude dans la lutte historique présente...". En rangeant une collection de "NOIR et ROUGE" (il faut bien ranger, parfois, l'Anarchie est d'ailleurs la plus haute expression de l'ordre...) j'ai machinalement feuilleté le premier numéro de nos cahiers et cet extrait de la page-éditorial m'a rappelé que bientôt cinq années se seront écoulées depuis la parution de ces quelques lignes. Cela donne toujours matière à réflexion. Et aussi l'occasion de "faire le point" et revenir sur certaines idées générales de l'Anarchisme, la routine et les petites luttes de la vie quotidienne ou au contraire la venue soudaine d'événements importants avec leurs "grands objectifs" brusquement révélés à chaque fois

risquant de voiler les principes simples et clairs de ce qui demeure, plus que jamais, notre idéal.

En fait, au travers de ces semaines, de ces mois, de ces ans passés, c'est toujours le même problème qui nous intéresse : la prise de conscience des hommes face à l'Etat, à la Société. Et l'Anarchisme nous paraissant l'unique moyen de parvenir à cette prise de conscience, nous sommes amenés à voir où en sont l'Anarchisme et les anarchistes. Je dirai plus loin pourquoi je souligne la différence entre ces deux termes. Mais, tout de suite, constatons que s'il n'y a pas lieu de pavoiser, nous n'avons pas non plus de raisons spéciales pour sombrer dans le découragement. En cinq ans les idées qui nous sont chères n'ont pas vu se cristalliser autour d'elles de mouvements puissants, certes, mais elles n'ont pas reculé et continuent, au contraire, de se frayer un chemin lentement, patiemment et c'est pour nous, anarchistes, tout le problème : tenir le coup. Non que notre vie soit particulièrement dangereuse (nous ne lançons plus de bombes comme nos pères) ou particulièrement pénible (notre militantisme "actif" nous laisse parfois quelques loisirs...) mais c'est précisément ce côté grisâtre, sans panache, obstiné des anarchistes de notre époque qui peut paraître ingrat à supporter, pour certains. Il y a enfin cette difficulté de se maintenir dans un camp où l'on sait que se trouvent peu de compagnons de lutte. Et ça n'est pas toujours facile de militer, quand on n'est pas nombreux ! Car aux obstacles matériels, résultant du travail accompli, accompli par de trop petits groupes de camarades, s'ajoutent souvent d'une façon parfois plus aigüe les obstacles moraux, ce combat avec nous-même, en un mot la difficulté d'être anarchiste.

Qu'on ne prenne surtout pas ces derniers mots au tragique : être dignes des idées pour lesquelles nous luttons ne signifie pas avoir l'auréole de quelconques saints laïques, non. C'est à la fois plus petit et plus grand, plus simple et plus compli-

qué que cela. D'où la nécessité de quelques "points de repères" jalonnant notre chemin. Et en fait, cet article n'a d'autre ambition que de présenter certaines réflexions sur une courte expérience. Ce ne sera donc pas une "étude idéologique" mais plutôt le rappel de quelques principes, ces principes "si simples et clairs" dont nous oublions parfois l'existance, pour notre plus grand malheur.

Et même le mot "principes" est un grand mot. On voudrait bien pouvoir dire au jeune qui vient à nos idées, et c'est à lui que je pense surtout en consignant ces réflexions désordonnées, on voudrait et on devrait pouvoir lui dire : "Vois-tu, nous avons quelques "trucs" à te repasser, tu verras ce qu'ils valent. Essaie-les, donne-nous tes impressions et si cela te va, repasse-les à d'autres...". Oui, nos principes libertaires sont si simples que l'on pourait presque employer l'expression (vulgaire, je le concède) "piger le truc" en parlant de leur assimila tion par quelqu'un. Mais comme cela ne ferait pas sérieux, il vaut mieux en revenir aux bons vieux principes.

La difficulté d'être anarchiste, c'est donc, entre autres constatations, cette difficulté de suivre notre vie patiemment, sans fanfares. De remettre comme disait un fabuliste célèbre, cent fois notre ouvrage sur le métier, et j'en reviens ainsi à l'éditorial de notre premier numéro cité au début de cet article. De savoir enfin que l'on est peu, oui, que les anarchistes resteront encore, (et pour longtemps) ces"hérissons" de résistance, plantés au beau milieu d'une Société toujours moribonde, mais qui a la vie dure...

Cette constatation de notre rôle de "minoritaires", qui est valable pour tous les anarchistes quelle que soit leur organisation, signifiera-t-elle pour autant une sorte de résignation de notre part, un refus systématique et lassé devant toute expansion

de nos idées, devant toute volonté d'élargir le mouvement libertaire ? Certes non, bien au contraire car, en nous ôtant toutes illusions excessives, elle nous rendra conscients du travail précis que nous avons tous à accomplir. Elle nous évitera, peut-être cette "feuille de fièvre" à laquelle ressemblent trop souvent nos efforts : les périodes d'abattement succédant aux faux enthousiasmes et dont nous pouvons revoir ensemble les processus les plus classiques, ceux que nous connaissons le mieux.

Ou la température est basse, très basse, on se dit qu'on n'avance pas, qu'on "n'y arrivera jamais" à si peu devant tant d'obstacles et l'appareil formidable de l'Etat (effectivement, si on a cette fausse vision du problème uniquement considéré comme un rapport de forces, on risque d'avoir un mauvais moral !) et c'est rapidement le découragement, qui peut mener à l'abandon.

Ou c'est le contraire, la température est haute, trop haute même. On "pète le feu" et on milite à 100%, c'est la période du "tout pour le Mouvement" et on a une facheuse tendance à considérer tout progrès de l'organisation dans laquelle on milite comme une avance de l'idée anarchiste en soi (c'est pour avoir personnellement connu cette déformation que je me permet d'en parler; car il ne sert à rien de se faire, après coup, une belle conscience, un passé irréprochable et sans erreurs, alors que nous devrions signaler celles-ci aux plus jeunes, aux nouveaux camarades, afin qu'au moins nos défauts servent à quelque chose...); dans une volonté d'"action" effrénée, on croit avancer d'autant plus vite que l'on s'épuise plus. Et un jour, ayant soudain constaté que la Révolution n'avait pas éclaté parce qu'on avait, la veille, vendu cinq journaux, collé dix affiches de plus ou eu vingt personnes supplémentaires à un meeting, les yeux s'ouvrent brusquement et le militant infatigable, brutalement dégrisé se rend compte de la situation réelle. Et quand je

dis "réelle", même pas, car plus on était grimpé haut plus la chute est rapide et à ce moment tout est au contraire minimisé, voire ridiculisé, par un individu écoeuré qui disparaît bien souvent "dans la nature" sans laisser de traces...

Heureusement il n'est pas obligatoire de passer par de telles expériences pour acquérir une vision disons... plus simple des choses ! Aussi, pourquoi ne pas nous pénétrer, une fois pour toutes, de cette idée que notre attitude d'anarchiste devant les difficultés de la vie militante doit être, plutôt que frénétique ou blasée, sereine ? Mais si cette sérénité fait partie de nos principes, n'oublions surtout pas qu'elle n'est qu'un principe d'action, cette dernière ne pouvant être valable et réellement libertaire que si elle est accompagnée du "principe des principes", de ce vieux mot qui peut faire sourire certains mais dont nous constatons plus que jamais qu'il demeure la "règle d'or" de toute vie de militant anarchiste: L'ETHIQUE.

Que le lecteur se rassure, je ne m'amuserai pas à décortiquer ou à lui expliquer le livre magistral que Pierre Kropotkine consacra à cette question, l'ouvrage forme un tout et n'a nul besoin de commentaires, voire d'interprétations. Il nous suffit de l'avoir lu et médité au calme. Mais nous sommes en 1961 et si notre doctrine existe toujours et se voit même très souvent confirmée par les faits, le mouvement libertaire n'a pas, lui, le rayonnement et la puissance que l'on pourrait attendre d'hommes et d'organisations guidés par une idée si juste. Et combien d'entre nous, n'est-t-il pas vrai, ont souvent pu se poser cette question : "Comment se fait-il qu'une doctrine dont tout nous montre qu'elle est la seule valable, humainement parlant, ne se répande pas plus vite dans le monde, qu'elle n'ait pas plus d'adeptes et de défenseurs ?" C'est alors que, très naturellement, on peut être amené à la question suivante, complémentaire plutôt :"L'Anarchisme ne serait-il qu'une belle idée, une philosophie séduisante, certes, mais inapplicable

dans les faits ? L'Anarchisme n'est-il donc pas aussi une doctrine sociale, donc réalisable dans la vie et viable sur le plan organisationnel ? "

On voit tout le danger de telles questions posées dans l'absolu car les faits sont là : c'est vrai, le mouvement libertaire est faible et paraît dérisoire à l'échelle mondiale. Mais outre ce fait élémentaire qu'il faut nous armer de patience et de ténacité, comme déjà dit, et que nous risquons d'être encore très longtemps "petits" du point de vue du nombre, il y a un autre point à ne pas oublier : cette fameuse éthique.

Bien sûr, cela paraît puéril et certains pourront s'étonner ou s'amuser de ce qui semble une redécouverte de l'Oeuf de Colomb, soit. Mais après tout, ce sont souvent les choses les plus simples dont on a tendance à ne pas parler, quand on ne les oublie pas purement et simplement ! Elles peuvent pourtant parfois nous rendre bien service, et parler de notre morale nous amènera à cette idée toute simple qu'il existe à la fois une doctrine, une règle de vie : l'Anarchisme, et des hommes : les anarchistes. Là réside cette différence mentionnée en début d'article et peut-être aussi une certaine explication de nos difficultés. Ceci n'est, bien entendu, qu'un point de vue et pourra être largement débattu, attaqué, controversé dans les numéros suivants de "NOIR ET ROUGE".

Il est difficile de parler "morale", cela suppose d'abord de la part du rédacteur une vie exemplaire sur le plan éthique, (ce qui n'est pas mon cas d'où d'ailleurs mon intérêt pour cette question!) et puis le sujet lui-même a une petite allure de discussion académique pouvant sembler futile en ragerd des événements que nous vivons. Peut-être. Mais si l"on a soi-même, pendant des années, discuté de sujets considérés comme plus "concrets" et plus précidément d'un sujet comme l'Organisation, si l'on a vécu ce dont on a discuté, je pense qu'on a le droit (si ce n'est le devoir) de signaler ce qui nous a paru le plus caracté-

ristique, dans une certaine mesure, l'essentiel.

Or, si nous nousposons parfois des questions sur la viabilité de l'Anarchisme, nous devrions peut-être nous dire que ce n'est pas notre doctrine qui doit être mise en cause, car elle est plus que jamais valable, mais bien nous-mêmes: en clair, les anarchistes sont-ils à la hauteur de l'Anarchisme ? C'est toute la question.

Dire maintenant que, pour ma part, nous ne sommes pas toujours à la hauteur de notre doctrine n'étonnera certainement pad le lecteur, encore faut-il donner quelques précisions. Je ne veux surtout pas dire que tous les anarchistes souffrent d'un relâchement de leur éthique (ce que cela fait médical !) et il y a, heureusement, assez de camarades dont la vie est elle-même un exemple et un réconfort. Il est à remarquer, en passant, que ces camarades sont souvent des hommes (et des femmes)très simples, ce sont presque les plus "ternes", les moins "brillants" mais ils mettent leurs actes en accord avec leur pensée et ceux-là sont nos vrais guides, au sens exemplaire de ce mot.

Des guides ? bien sûr ils ne disent pas "suivez-moi"! mais leur vie est elle-même une affirmation de leur anarchisme et on a envie de leur ressembler, rien de plus. J'ai personnellement connu de ces copains (j'en connais toujours) et leur tranquille courage, leur sens de la solidarité, leur aptitude à ne jamais réagir ou se conduire en salauds ont fait autant, sinon plus, pour mon réconfort et mon renforcement dans les idées libertaires que tous les beaux discours entandus à de beaux meetings...

Car ils n'étaient pas anarchistes parce qu'ils avaient une carte, eux; ils n'étaient pas anarchistes parce qu'ils possédaient l'art des brillantes péroraisons, celles que l'on fait devant des auditoires trop souvent béats et admiratifs et dont on oublie les magnifiques principes quelques heures plus tard, après son"moment de militantisme"; ils n'étaient pas

anarchistes parce qu'ils se proclamaient les "élites" du Mouvement et ceux d'entre eux qui avaient plus lu que d'autres ne se chargeaient pas de rappeler à tout instant leur érudition, ils ne méprisaient pas les copains dont les capacités ou le bagage intellectuels étaient moindres ou, pire, ne les considéraient pas avec cette condescendance apitoyée fort en honneur chez nos "Précieux Ridicules" car, bien sûr, l'Anarchisme a aussi les siens...

Ils n'étaient pas anarchistes pendant un 1/4 d'heure ou un jour par semaine, ils l'étaient en permanence et n'avaient nul besoin d'aller le brailler, de l'écrire à satiété, pour qu'on les croie. Et grâce à ceux-là, l'Anarchisme, c'est notre certitude.

Mais nous ne sommes pas tous semblables aux camarades dont je viens de parler et c'est peut-être parce qu'ils ne sont pas l'écrasante majorité chez les libertaires que nos idées éprouvent tant de peine à se frayer un chemin !

Nous avons déjà vu qu'appliquer l'éthique libertaire dans notre vie ne signifiait pas pour autant se transformer en Salutistes ou en Scouts attardés à la recherche de leur "B.A." quotidienne, certes, mais nous avons tout de même tendance à oublier quelques petits principes pas tellement difficiles à suivre et dont l'application ne fera pas de nous des héros ou des martyrs. Parmi ceux-ci, on pourrait mentionner en bonne place la <u>rigueur</u>.

Brrr ! La rigueur, vous parlez d'un programme ! Ne dramatisons pas mais enfin il serait peut-être temps de reconnaître que nous autres, anarchistes, avons tendance à être de plus en plus rigoureux...envers les autres et de moins en moins envers nous-mêmes ! Nous dénonçons inlassablement les fautes, bassesses, défauts (etc) de la Société, parfait, mais tendons-nous à être personnellement des hommes et des femmes plus valables, plus dignes de ce que nous dé-

fendons ? Et à quoi sert d'être sans indulgence pour les autres si l'on se donne de bonnes excuses à soi-même ? La rigueur ? ce n'est en réalité pas bien terrible, mais c'est cette profonde honnêteté qui consiste à nous voir tels que nous sommes, à faire ce à quoi on s'est engagé, à être le camarade sur lequel on peut compter, dans lequel on a confiance.

Ce petit couplet sur la rigueur paraîtra bien fragile à côté de problèmes très importants. Ainsi nous avons souvent parlé de l'Organisation, et nous en reparlerons, car le morceau est de taille et mérite toutes les études et examens possibles. Mais précisément, comment pourra-t-on bâtir une organisation anarchiste valable si les membres qui la composent n'ont pas eux-mêmes cette rigueur, en fait cette morale dont nous parlons déjà depuis un moment ? On aura beau faire tous les plans imaginables, se casser la tête sur les plus parfaits et mieux, créer même une organisation dont les rouages fonstionneraient à merveille et l'appeler anarchiste. Rien à faire : si les militants de cette organisation (il suffit parfois même de quelques-uns !) n'agissent pas réellement en anarchistes, s'ils n'ont pas cette éthique plus importante que toutes les qualités extérieures, l'organisation ainsi crée sera tout ce qu'on voudra, mais pas anarchiste.

Un exemple pas tellement lointain dans le temps nous rappelle que s'il est bon de se consacrer à son organisation, celle-ci ne doit pas devenir le but suprême, au détriment de la qualité d'homme de ses militants : pour s'être acharnés à vouloir construire une Fédération Communiste Libertaire "efficace" certains en arrivèrent à oublier qu'ils étaient des anarchistes et à se conduire comme tels, donnant de surcroît une superbe occasion aux détracteurs du Communime libertaire de dire que celui-ci aboutissait inéxorablement à un néobolchevisme ! Mais le danger inverse est également prévisible, quand on abandonne sa morale (oui, sa morale !) et que la haute satisfaction que l'on a d'être un "leader" écouté et entouré de sa

petite cour risque de conduire à un éparpillement de minuscules "chapelles" dont les brillants conducteurs se déchirent en toute fraternité, bien entendu...

Ces déviations nous montrent toute la difficulté d'être anarchiste. Il y a d'ailleurs bien d'autres aspects de cette question. Ceux-ci feront l'objet d'une seconde série de petites réflexions dans un prochain numéro de "Noir et Rouge" et nous en tirerons les conclusions ensemble.

Christian LAGANT

MICHEL BAKOUNINE

PAR

MAX NETLAU

JUSQU'à la mort de J.P. Proudhon (1865), les idées anarchistes, le mieux et le plus harmoniquement exposées par William Godwin, contenaient, dans la plupart des cas, très peu d'idées sociales profondes, d'esprit socialiste et étaient assez loin des initiatives, des méthodes et de la volonté révolutionnaires.

Elles ne pouvaient pas, par conséquent, correspondre intimement aux situations et aux sentiments concrets qui, eux, étaient créés par la misère et le mécontentement parmi les exploités et les opprimés, les victimes d'une société capitaliste en pleine expansion. La solidarité a été possible, avant tout, dans le lointain Far West américain, chez les pionniers dont les moyens et les possibilités étaient relativement modestes et presque identiques, c'est-à-dire chez des hommes qui pouvaient facilement cultiver des terres jusqu'alors incultes, et qui ne demandaient pas de grands moyens techniques. Tous les autres producteurs rencontraient l'opposition farouche et impitoyable des capitalistes. Les associations ou les coopératives se

développaient trop lentement, car seulement très peu des infortunés avaient la force non seulement de rompre théoriquement avec le passé et de professer le socialisme, mais aussi de s'entraider pour surmonter les difficultés des premières heures. Les idées sociales de Proudhon, bien qu'elles aient provoqué un grand enthousiasme, ne restaient que sur le papier. Les organisations d'échange des ouvriers anglais et les communes libres américaines n'avaient pas réussi non plus à survivre longtemps.

D'autre part, les réformes défendant les intérêts du travail étaient refusées : chaque effort des organisations ouvrières, des propagandes socialistes, chaque essai d'une libération quelconque, étaient réprimés d'une manière tellement brutale qu'il était évident que les capitalistes et les privilégiés ne feraient aucune concession, au contraire, ils s'affirmaient encore plus stables. De là se sont développées les idées (d'un Godwin, d'un Owen et d'autres), les méthodes de persuasion pacifique, de démonstration d'après l'expérience, de là aussi les propositions et les avertissements de Proudhon. Mais tout cela s'avérait sans résultat, car les aptitudes à accepter la raison et la justice étaient absolument absentes dans les classes privilégiées qui comptaient seulement sur la force organisée.

Bien entendu, ces idées ont trouvé un écho chez certains hommes qui ont compris que seulement un renversement de la société actuelle, du gouvernement et de la propriété peut donner le point de départ d'une société neuve et libre.

Les socialistes autoritaires, Babeuf, Buanaroti, Blanqui, ont proclamé la nécessité de la violence révolutionnaire, à partir de la Révolution française, tandis que les anarchistes, de Godwin à Proudhon, pensaient y arriver par des moyens pacifiques -- la persuation, l'exemple, l'entr'aide et les principes de justice. Mais le massacre organisé à Paris en juin 1848 a changé certains d'entre eux en révolutionnaires. Nous avons déjà vu combien ceux ci étaient soli-

taires.

Telle était la situation, à la fin de 1861, quand M.A.Bakounine (1814-1876) a commencé son action. Il a essayé de donner à l'anarchisme un esprit socialiste spécifique et une volonté révolutionnaire, et d'organiser les forces actives en cherchant à réveiller l'instinct social et révolutionnaire qui, d'après lui, était en potentiel, endormi, dans les masses. A ces quatre tâches déterminées, Bakounine a consacré le reste de sa vie.

Des matériaux biographiques très riches montrent que dès l'origine ces tendances se sont développées dans des conditions très favorables. L'amour de la liberté et l'application du principe de la solidarité dans un milieu de sympathie et de confiance, la volonté d'élargir cette sphère en saisissant la différence profonde entre une éducation utile et un militantisme actif... la ferme conviction dans l'instinct irrésistible qui somnole au fond de tous les hommes, leur capacité de révolte vis à vis des injustes, la foi dans la lutte révolutionnaire et collective, que des conditions étouffent souvent, mais qui en fin de compte ne s'éteind jamais ; les possibilités d'action, par conséquent, presque illimitées, à condition qu'une minorité décidée et consciente puisse, au moyen d'une persuasion raisonnée et d'initiatives courageuses, trouver un écho, une répercussion dans l'instinct du peuple --tout cela représente les côtés positifs de la personnalité de Bakounine, une force anarchiste révolutionnaire d'une grande valeur. Il possédait aussi quelques défauts liés à son caractère qui l'empêchaient de développer pleinement ses qualités positives et qui, en commun avec de nombreuses forces ennemies auxquelles il avait lancé un défi, lui ont volé les meilleures années de sa vie passées en prison et en déportation. Ainsi, c'est seulement vers 1863, presque à l'âge de cinquante ans, que Bakounine a enfin réussi à commencer sa tâche actuelle et directe et seulement dans une période limi-

tée à quelques années, dans des conditions également très limitées.

Il est inutile de nous arrêter ici et de discuter des facteurs qui ont si longtemps obligé Bakounine à errer dans le désert religieux, mystique, philosophique et nationaliste dans lequel il a vainement cherché cette vie ardente et pleine vers laquelle il a été entièrement tendu, et vers laquelle il voulait entraîner tous les autres.

Le jeune M.Bakounine a réussi, entre 1841 et 1846 à atteindre sa maturité intellectuelle. Sa force morale considérable (dont témoigne l'admiration que lui ont portée des êtres exceptionnels comme Bielinsky, Tourguéniev, Herzen...) lui a fait dépasser les illusions d'une philosophie pure et abstraite qui était à la mode à l'époque dans les cercles intellectuels, et se pencher avec un intérêt tout particulier sur les souffrances des peuples dans le sens social. Cet intérêt et ce besoin de connaître l'ont poussé à Berlin, à Dresden, en Suisse, à Paris, à Bruxelles à chercher le contact d'un Ruge, d'un Hermeigh, d'un Wilhelm-Weitling, d'un Proudhon, d'un Marx, des socialistes de son époque ; époque elle-même riche en recherches et en manifestations socialistes, humanistes, radicales, révolutionnaires.

Cette Europe d'avant 1848 a été profondément marquée d'un côté par cette recherche du socialisme, de l'anarchisme, par la volonté révolutionnaire d'une "intelligentsia" assoiffée d'agir, et de l'autre par le mécontentement toujours plus grand, la révolte qui gronde dans les masses prêtes à se lever. Ce n'est pas un hasard qu'exactement à cette époque M.Bakounine (sous le pseudonyme de Jules Elysard) ait écrit son retentissant article "La Réaction en Allemagne".

Conscients des dangers des aspirations sociales de plus en plus fortes, les milieux gouvernementaux et les révolutionnaires non socialistes ont essayé, d'une manière plus ou moins artificielle, de donner un caractère plus étroit, plus national et égoïste, au mécontentement et aux révoltes populaires.

Un certain nombre de révolutionnaires sincères, en pleine recherche et en pleine formation, ont été ainsi séduits, eux aussi, par les luttes de libération nationale des peuples opprimés. A Bruxelles, en 1844, par l'intermédiare du vieux patriote polonais Lelevel, Bakounine entre en contact avec l'émigration polonaise. Leur action commune ne dépasse pas quelques entretiens. Mais après les émeutes de 1846 en Pologne et les massacres faits par l'armée russe d'occupation, sa solidarité avec les Polonais s'affirme ; le discours fait à Paris en 1847 à la commémoration de la Révolution polonaise de 1831 provoque son extradition de France.

Il revient avec la révolution de 1848 et se jette entièrement dans la lutte : dès que les armes se taisent, rue de Tournon, il part apporter la flamme en Europe centrale --les événements de Paris l'ont convaincu que le despotisme des grandes puissances continentales est le plus grand obstacle dans la lutte; en essayant de réunir les forces démocratiques de trois nationalités qu'on considère héréditairement ennemies : les Slaves, les Allemands et les Hongrois, Bakounine tâche de miner ces puissances despotiques. Dans ce sens, il écrit "L'Appel aux Slaves" (1848). L'année suivante, en mai 1849, il est aux premiers rangs des barricades de Dresden, en Allemagne, bien que cette révolution éclate dans des buts et des conjonctures qui lui sont assez étrangers. Les conséquences : Bakounine est arrêté, deux fois condamné à mort, il passe des années dans la plus terrible prison russe --la forteresse Pierre-et-Paul de Pétersbourg-- il est déporté en Sibérie et réussit seulement douze ans après (en 1861) à retrouver sa liberté, en s'évadant.

Dans ses conceptions sociales, le fait que Bakounine a passé ses années de jeunesse dans le régime de l'esclavage paysan en Russie n'est pas le plus dominant. Ses aspirations sociales se manifestent à partir de 1841 (il quitte la Russie l'été 1840) quand il a eu la possibilité, en se plongeant

dans la littérature des nombreux mouvements plus ou moins socialistes ou communistes, d'arriver dans ses conceptions philosophiques et politiques à l'extrême gauche de ces mouvements. Ses conceptions s'affirment encore plus après les contacts directs avec les communistes allemands en Suisse en 1843, et par ses nombreuses relations avec les socialistes réunis à Paris en 1844-1845, de Marx à Proudhon. Il passe des journées et des nuits entières en discussion.

L'anarchisme de Proudhon et le communisme de Blanqui et de nombreux Allemands ont fait une forte impression sur Bakounine, chacun l'attirant de son côté. Mais son raisonnement logique et aigu met en évidence pour lui-même de grandes lacunes dans les deux théories : le communisme ne laisse aucune place à la liberté, l'anarchisme de Proudhon n'envisage pas une vraie solidarité sociale, n'allant pas plus loin qu'une simple entr'aide. Chacun de ces systèmes, ainsi que la plupart des autres, tâche d'établir à l'avance des règles et des décisions --quand et comment on doit agir- au lieu de laisser une certaine initiative créatrice aux masses révolutionnaires, quand le temps d'agir viendra. Bakounine ne s'attache ainsi ni à l'un ni à l'autre système social, avec toutefois une sympathie plus grande pour l'esprit libertaire et un certain mépris pour tout socialisme autoritaire --surtout pour Marx qui ne se contente pas seulement de proposer et de défendre sa propre conception du socialisme mais qui proclame d'une manière absolue, et essaie de faire entrer dans la tête de ses disciples, que toute évolution dans le développement humain et que tout l'avenir doivent suivre la direction et les règles découvertes par lui-même-- La conséquence immédiate en a été que l'évolution a suivi une ligne indépendante de Marx, et que lui, tenant à son prestige, a été obligé de rattraper cette évolution en modifiant certaines de ses conceptions, et en tout cas en s'abstenant lui-même de toute action. Cette tactique oblige progressivement les marxistes à se tenir en dehors de la lutte pour la réalisation des aspirations vraiment socialistes et les oblige à se

joindre au mécanisme politique et avant tout à accepter le principe d'appareil gouvernemental et de parlement, et même à envisager un gouvernement dictatorial.

Bakounine est convaincu que la révolution sociale ne peut pas être évitée, éliminée par la dialectique des prestidigitateurs marxistes, car l'orgueil et l'avidité des classes possédantes ne permettent pas une évolution pacifique. Pour lui, la période révolutionnaire et destructive est une nécessité tragique mais inévitable; les masses populaires révolutionnaires seront les acteurs d'actions intrépides. Sur ce point, en sa qualité de Russe qui connait bien la tradition de Stenka Rasine et de Pougatchov, il est plus près des révoltes profondes populaires et sociales, que beaucoup d'autres révolutionnaires de l'Ouest. C'est pour cela aussi qu'il espérait, en 1848-49, avant tout une révolte populaire et paysanne en Bohémie et dans les régions limitrophes d'Allemagne. Et en réalité, la révolution qu'il prépare pendant l'hiver et le printemps dans les montagnes de Bohême, des Sudètes et de Silésie, pouvait être une révolution d'un caractère assez destructeur et social, mais il était presque seul à l'envisager dans ce sens.

Après les années de prison, la déportation en Sibérie, Bakounine apprend le succès de Garibaldi et l'écroulement du despotisme du roi de Naples (en 1860-61), le réveil de l'esprit révolutionnaire en Europe. Il attend "un printemps révolutionnaire" en Europe, il fuit de Sibérie pour être plus près de la bataille.

Il a encore des espoirs sur les possibilités d'une lutte nationale, comme point de départ de la grande Révolution : il envisage qu'avec Garibaldi les révoltes révolutionnaires des Slaves et des Hongrois peuvent s'allumer partout dans l'empire Austro-Hongrois; qu'en propageant cet incendie en Pologne et en Ukraine, on peut contaminer aussi l'empire

tsariste; que cet esprit de révolte va provoquer un nouveau 1848, contre Napoléon III en France, qu'en écroulant les empires despotiques en Europe on peut arriver à créer une fédération des nations libres, basée sur la justice nationale et sociale. Quelle vaste perspective !

Mais aussi quelle immense déception !

Les expériences des années 1862-63 ont vite fait la démonstration que, chaque fois, les aspirations nationales mènent dans les mains des gouvernements, que ces gouvernements sont inévitablement liés à leur propre intérêt d'Etat et aussi aux intérêts des capitalismes nationaux et internationaux. Au lieu de démolir les anciens empires despotiques ils mènent à de nouveaux empires. Il était aussi évident que les aspirations nationales sans contenu social ne pouvaient pas mobiliser de larges couches du peuple, que les chefs nationaux, même quand ils possèdent l'immense prestige d'un Garibaldi, d'un Mazzini ne peuvent pas être les facteurs d'une vraie révolution, étant donné qu'ils sont eux-mêmes des bourgeois purs et des anti-socialistes.

Dès ce moment, pour Bakounine, l'ennemi direct est le pouvoir d'Etat, le gouvernement, ces forces qui s'appuient sur le militarisme; l'ennemi indirect, ce sont les sentiments anti-socialistes et profondément nationalistes, type Mazzini, qui dévient les efforts du peuple de ses intérêts propres, sociaux; ainsi que les socialistes autoritaires qui, eux aussi, au lieu de détruire l'Etat, veulent utiliser les mécanismes étatiques pour instaurer un socialisme sans liberté, si celui-ci est possible.

Mais une déception, même immense, n'avait pas suffisamment de force pour décourager une volonté comme celle de Michel Bakounine. Bien qu'il sente profondément qu'il est presque seul, en cette fin d'année 1863, il décide de ne plus s'occuper des problèmes de nationalisme slave, mais de donner toute son énergie à la préparation d'une révolution sociale européenne. Il cherche encore une fois le vieux Proudhon, mais il n'arrive pas non plus à s'entendre

avec lui sur les questions les plus importantes, de la même façon que dans leur discussion 20 ans plus tôt.

Il commence un travail immense, personnel, concret. De 1864 à 1867, il réussit à entrer en liaison personnelle avec les meilleurs, d'après lui, des hommes et des révolutionnaires de son temps, meilleurs parce que plus aptes à accepter ses idées et à faire avancer cette Révolution sociale. Il réussit ensuite à les unir dans la Société Révolutionnaire Internationale, appelée plus tard la Fraternité Internationale. L'histoire de cette société clandestine présente un certain intérêt...

(Note du Trad. : M.Netlau cite ici, sur deux pages environ, les publications, les siennes et les autres, sur cette Alliance, comme : "Bakounine et l'Internationale en Italie", de 1864 à 1872, éd.Genève, 1928; des documents inédits sur l'Internationale et l'Alliance en Espagne, éd. Buenos-Ayres 1930; Les buts de l'Alliance et le Catéchisme Révolutionnaire, éd.Allemagne, 1924; Le développement historique de l'Inetrnationale, éd. en russe, 1873; de nombreuses brochures, correspondances, etc... de Bakounine, où lui-même explique sa position, ses méthodes et ses buts; par exemple, en 1868, les principes de l'Alliance Internationale des Socialistes et Démocrates; en 1872, l'Allaince des Socialstes-révolutionnaires; en 1872-73, la Fraternité des Slaves; en 1873 "Vers la Révolution Russe").

C'est une activité immense, une organisation vivante. Bakounine lui-même parcourt l'Italie, la Suisse, Paris, Londres, Stockholm. Ses lettres ont des dizaines de pages. Pour illustrer l'esprit de l'Allaiance et l'évolution de Bakounine sur la question nationale nous donnerons un bref extrait d'une des brochures sur l'Alliance de Bakounine :

"La ligue... convaincue que la paix ne pourra être conquise et fondée que sur la plus intime et complète solidarité des peuples dans la justice et la liberté doit proclamer hautement ses sympathies pour toute insurrection nationale contre toute oppression, soit étrangère, soit indigène, pourvu que cette insurrection se fasse au nom de nos principes et dans l'intérêt tant politique qu'économique des masses populaires, mais non avec l'intention ambitieuse de fonder un puissant Etat".

Pour ce même but, Bakounine n'hésite pas à prendre la parole publiquement à Stockholm en 1863, et surtout en septembre 1867 à Genève devant le"Congrès démocratique et international de la Paix".Mais ses idées :"fédéralisme, socialisme, antithéologisme", c'est-à-dire un fédéralisme antigouvernemental et libertaire (thème du discours de Genève), ne trouvent pas d'écho favorable dans la Ligue, les démocrates bourgeois avaient dans le meilleur des cas une attitude plus ou moins amicale envers les socialistes mais n'acceptaient pas le socialisme, surtout le socialisme anti-autoritaire.

Pendant ce temps, la création de l'Internationale ouvrière et socialiste (en septembre 1864) à Londres, par les ouvriers français et anglais,donne plus d'espoir et plus de garantie. Bakounine appartient personnellement à cette Internationale à partir de 1868. Sous son impulsion, les membres de l'Alliance ont commencé à travailler activement dans cette Internationale, soit en tant que sections entières, soit dans les sections déjà existantes.Après le Congrès de l'Internationale à Bâle (septembre 1869), la Fédération du Jura a pris un caractère nettement socialiste anti-autoritaire (avril 1870),suivie de la Fédération Espagnole (section de Madrid, 1868, de Barcelone, 1869), de la Fédération Italienne (août 1872), la section slave de Zurich (1872-73)

En 1873, Bakounine déjà âgé (60 ans passés) et durement éprouvé par les prisons et les luttes, se

retire de l'action publique; l'année suivante, il se retire encore plus, de son propre cercle; deux ans plus tard, il quitte l'Italie pour venir mourir parmi ses amis à Berne (1876).

Max NETLAU

"Essais sur l'histoire des idées anarchistes". éd. Profsoynz- Detroit 1951, en russe.
Notre traduction présente une partie de III chapitres.
"Bakounine, les internationalistes belges, Anarchisme, collectivité, 1864-1870".

xxx

Nous avons choisi ce texte parce qu'il présente, d'après nous, un double intérêt : il nous permet de donner à nos lecteurs un texte des classiques de l'anarchisme (il est encore, sauf erreur, inédit en français) et en même temps il touche à une question plus que jamais brûlante et actuelle : la lutte nationale et sociale, sa portée, ses limites.

L'oeuvre de Michel Bakounine, qui a eu une telle influence sur ses contemporains, et qui a joué un rôle décisif dans la théorie et la pratique anarchistes, est très peu connue.

Dans la presse et les éditions libertaires, on parle très peu de lui (sauf dans l'oeuvre du camarade G.Leval).

Il existe encore en français quelques études sur Bakounine :

--Bakounine, la vie d'un révolutionnaire
H.E. KAMINSKI, ed.1938, Montaigne
--La Révolution sociale ou la dictature militaire
BAKOUNINE rééd.Prudhommeaux.
---Bakounine, E.PORGES,1946, éd "Aux portes de Fran-

ce".

--Confessions, BAKOUNINE, 1932, ed. Rieder.
--Michel Bakounine, correspondance avec Herzen et Ogarev
DRAGOMANOV, 1896, éd.Perrin
--Bakounine et le panslavisme révolutionnaire ,
B.HEPNER,1950, éd. Marcel Rivière
--Histoire du mouvement anarchiste en France
J.MAITRON, 1955, éd. Société Universitaire d'Edition et de Librairie.
--Histoire de l'Anarchisme
SERGENT et HARMEL, 1949, éd.Le Portulan
--L'Anarchisme, P.ELTZBACHER, 1923, éd. Marcel Girard.
--Dieu et l'Etat, BAKOUNINE, 1892, éd. La Révolte

Les "Oeuvres de Michel Bakounine" en VI tomes, éditées par James Guillaume (1895-1913) sont introuvables (nous serions heureux si des camarades peuvent nous prêter ou nous indiquer où trouver ces ouvrages).

Théo LECONTE

DANS NOTRE COURRIER

D'un camarade de Montréal (Canada) : (...) Je suis un de ceux qui croient que le premier pas à franchir ici au Canada français c'est de mettre l'Eglise où les Français l'ont mise il y a longtemps... Je sais qu'elle prend beaucoup de moyens pour regagner le dessus chez vous. Ici, elle a toujours été reine et maitresse... et c'est la génération qui pousse qui gronde... les "jeunes intellectuels", disons. Ce sont eux qui essaient de secouer la torpeur intellectuelle de notre peuple indifférent et amorphe.

Puisque vous vous intéressez à la question ouvrière, etc..., je vais vous le dire bien franchement tout de suite. Notre classe ouvrière n'existe pas. L'ouvrier moyen ici est tout aussi confortable que je le suis ; et, beaucoup le sont bien plus que moi. Mais, --et je le regrette autant pour eux que pour nous tous-- ce même groupe n'a qu'une préoccupation : un confort matériel bien souvent grossier. On ne "pense" pas; on n'étudie pas; on ne s'intéresse qu'aux jeux, à la grosseur de la voiture, aux choses faciles, etc... Les ouvriers soi-disant "étrangers" sont beaucoup plus conscients des problèmes --les juifs, les immigrants des divers pays d'Europe depuis la fin de la dernière guerre, etc. Encore une fois, l'Eglise, par l'entremise d'une foule d'agences, (J.E.C.M., J.A.C., etc, etc...) conduit, et la foule suit. Le premier mai est une grande fête religieuse ouvrière ici, alors que les foules se rendent à l'Oratoire Saint-Joseph (une manufacture

de miracles comme Fatima, Lourdes, etc...) et là, le cardinal Léger leur parle du grand ouvrier Saint-Joseph! N'attendez pas la révolution ici... vous allez attendre longtemps. Le seul espoir que je voie est le réveil anticlérical. Si l'on peut faire ouvrir les yeux aux jeunes de ce côté-là, tout s'en suivra, car, une fois les yeux ouverts, les cerveaux recevront les idées de toutes les couleurs... et le reste s'en suivra. Donc, à mon point de vue, c'est le premier pas à faire ici. Nous en reparlerons. (...)

De notre camarade L.D. de Santiago du Chili : Le dernier n° de M.& R. m'a tout particulièrement intéressé par deux études (...) celui sur le combat laïque dans l'enseignement et celui d'Yvon Bourdet sur le parti révolutionnaire et la spontanéité des masses. Le premier m'intéresse parce que j'ai assisté à plusieurs séances de la Commission pour la Défense de l'Enseignement Public. Malheureusement les partis politiques ont accaparé le mouvement qui est sur le point d'avorter. J'ai trouvé dans votre article quelques idées qui peuvent être utiles pour orienter une campagne d'opinion dans notre pays. (...)

Quant à l'article de Bourdet il me semble que le débat parti-spontanéité des masses (je n'aime pas ce mot, je le trouve péjoratif pour l'ensemble des travailleurs) a été épuisé par les théoriciens du Communisme des Conseils : Gorter, Pannekvek, Mattick, ce qui n'a moindrit pas l'effort de Bourdet. (...)

D'un camarade étudiant ayant participé à la manifestation organisée par l'UNEF le 3 février, à Paris, pour réclamer de meilleures conditions de vie pour les étudiants : 2 heures 10 Rassemblement rue Soufflot : premier incident : les minoritaires (de gauche) de la Faculté de Droit déploient une banderole "les minoritaires (sont) pour l'U.N.E.F.". Quelques types de la Corporation de Droit, qui s'étaient glissés dans le service d'ordre étudiant (l'appareil de la corpo au pouvoir est fascisant et anti-UNEF) arrivent et font de la provocation mais se retirent étant en trop petit nombre. --Discours officiels.

Second incident : de nombreuses poignées de tracts jetées en l'air retombent un peu partout : "Jeune Résistance" - "Insoumission" -"Mouvement Anticolonialiste Français". La manif part vers le Boul'Mich' (5.000 environ) ; les slogans purement "syndicaux" sont souvent abandonnés pour des slogans plus "politiques" ex : "Des crédits pour l'école" deviennent "Des crédits, pas de canons", puis "Paix en Algérie, négociation" etc... Un slogan très repris aussi : "Les prolos à la Fac" (démocratisation de l'Université : elle doit aussi devenir l'affaire des ouvriers ; allocations d'études).

La manifestation arrive Place St Michel. 4 heures moins le quart (?). Quelques types du service d'ordre appellent à se disperser. Certains types s'en vont. A ce moment d'autres étudiants en groupe , dont certains avaient même des brassards rouges (et non bleu-blanc-rouge comme le service"régulier") se remettent à crier. Une grande partie de la manifestation repart vers le Boul' Mich' et se met à le remonter, à le redescendre, etc...

3 ème incident : Accalmie. Les types sont fatigués surviennent les "fachos" par une rue transversale gueulant en choeur, bien groupés (comme toujours). Des gars qui commençaient à se disperser reviennent. Disparition des fachos. Reprise de la promenade. Réapparition des fachos sur l'arrière; profitant d'un flottement et d'une aphonie partielle ils se ramènent en groupe, très vite, essaient d'enfoncer les rangs. Quelques uns, surpris reculent. Les types des derniers rangs serrent et se remettent à crier : "Le fascisme ne passera pas". Pas mal de poings levés.Les fachos s'immobilisent. Les types de tête reviennent en courant. Les premiers rangs se mettent à pousser les fachos ; brève tentative de résistance de ceuxeci, ils cèdent et sont poursuivis sur une centaine de mêtres. Un peu plus loin un fasciste se fait casser la figure, ses copains le laissent tomber. Il ya longtemps qu'on n'avait pas vu ça au Quartier Latin. Les flics, assez peu nombreux, se contentent de suivre le mouvement en demandant de temps à autre la dispersion. Elle aura lieu à 5 heures moins le quart.